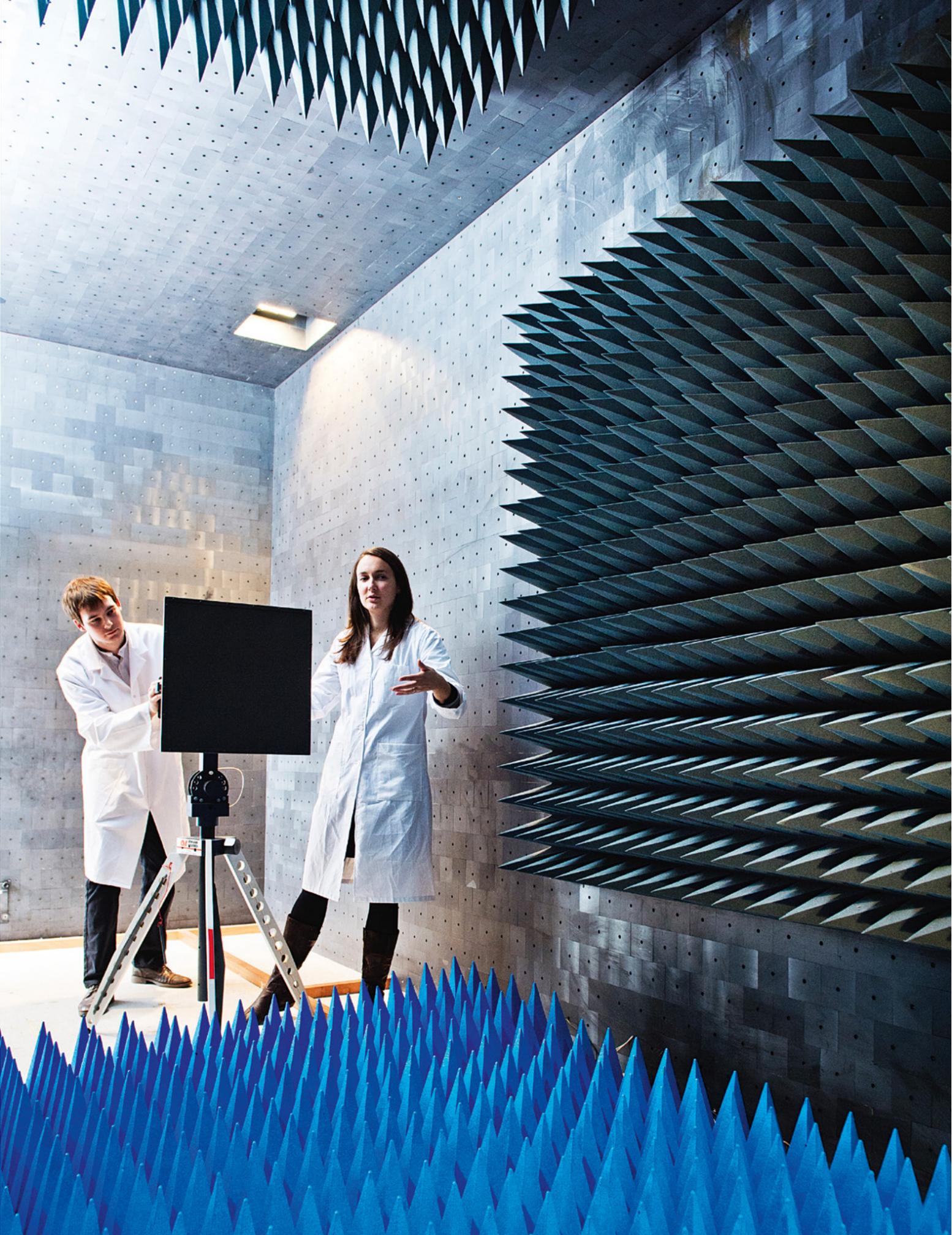




AVANT-PROPOS

Loin des clichés touristiques, de la France des palais dorés, des musées et des sites naturels classés, nous vous entraînons ici sur des territoires inconnus et interdits. Pour composer cet ouvrage, cet antiguide touristique dans lequel sont réunis des lieux sous haute protection, des sites classés Secret défense, un cabinet de curiosité déconseillé aux âmes sensibles, des friches industrielles et des ruines dangereuses, nous avons dû pousser des portes closes, lever des rideaux, parfois même regarder par le trou de la serrure. En résulte ce portrait composite d'une France interdite et secrète. Une France masquée, aux multiples facettes. Que l'on découvre en passant du toit vertigineux d'une cathédrale à un sous-sol obscur ; en franchissant des portes blindées et des hautes murailles ; en pénétrant au cœur d'une centrale nucléaire, dans une zone militaire et dans les coffres de la Banque de France ; en passant sous les poutres métalliques d'une friche industrielle et en enjambant les gravats d'un sanatorium oublié.

Nous n'ignorons pas que l'interdit est en soi une invitation très tentante. Pourtant, nous ne saurions suffisamment vous encourager à profiter de ce voyage en terrain illicite dans le confort de votre salon, exclusivement. Et à ne pas tenter de reproduire les exploits des photographes qui ont bravé l'interdit pour nous proposer ces clichés superbes et ces points de vue surprenants. Nombre des photographies reproduites ici sont l'œuvre d'explorateurs urbains, curieux et passionnés en quête de sites insolites et abandonnés. Mais n'est pas explorateur qui veut. Outre le danger, réel, et les condamnations, possibles, il faut tenir compte aussi des règles déontologiques de l'exploration urbaine, ou « urbex » : le respect du lieu et la préservation de son anonymat. Règles auxquelles nous nous plions ici de bon gré, quand il le faut, en ne dévoilant pas la localisation de certains sites menacés. Précisons cependant, à l'intention du lecteur qui serait frustré avant même d'avoir tourné cette page, que nous suggérons à la fin de chaque chapitre quelques idées de visites autorisées.



Ci-dessus
Tests photovoltaïques
dans un laboratoire
de recherche EDF.

Page de droite
Tests électromagnétiques
dans un laboratoire
de recherche EDF sur le
site des Renardières.

Pages suivantes
Maquette d'un évacuateur
d'eau dans un laboratoire
de recherche EDF
(laboratoire national
d'hydraulique et
environnement).

RECHERCHE ET DÉVELOPPEMENT EDF

Laboratoires sous surveillance

Avec un simple interrupteur, la lumière jaillit ! On l'expérimente tous les jours, sachant que la réalité est un peu plus complexe que cela. Électricité de France, premier producteur d'énergies nouvelles et renouvelables en France, travaille en amont pour satisfaire la demande et anticiper les besoins. Si l'on connaît généralement ses installations de production, centrales nucléaires ou hydrauliques, champs éoliens et usine marémotrice, on ignore bien souvent son activité en recherche et développement, qui pourtant occupe plusieurs sites dans des domaines variés et parfois insolites. Des lieux d'expérimentation et de recherche très fermés, secret de fabrication oblige, sauf à l'occasion des Journées de l'industrie électrique, quand certains sites s'entrouvrent pour accueillir les visiteurs. Impossible de les citer tous, tant ils sont nombreux, leurs activités complexes, et leurs acronymes difficiles à retenir. Parmi les plus étonnants, répartis sur les sites de Clamart, Chatou et Moret-sur-Loing, citons le hall des maquettes du LNHE (Laboratoire National d'Hydraulique et Environnement), où de très sérieux ingénieurs reproduisent dans d'immenses bacs à sable des cours d'eau, et étudient la force des courants dans des barrages miniatures ; citons aussi le site VeRcOrS, maquette expérimentale d'une enceinte de confinement pour la sûreté nucléaire, à l'échelle un tiers ; mais aussi l'insolite Concept Grid et son quartier composé de toutes petites maisons, qui sur 3 ha permet en conditions réelles d'anticiper et accompagner l'évolution des systèmes électriques. Sans oublier le laboratoire LEMEDES, qui travaille sur le captage et le stockage du carbone pour limiter l'émission de CO₂, le SIRTA qui fait des recherches sur la mesure des vents dans le cadre de l'énergie éolienne, ou encore la boucle d'essais CYTHERE, dépendant du département Matériaux et Mécaniques de Composants, et le laboratoire CEM, qui effectue des tests électromagnétiques et mesures de rayonnement en chambre anechoïde ! Autant de noms abscons pour des lieux interdits au commun des mortels.

Page de droite, en haut
Alignements de lingots d'or
dans la salle souterraine.

Page de droite, en bas
Les lingots d'or sont
entassés en pyramides
ou rangés dans des
armoires grillagées,
dans les sous-sols
de la Banque de France.

« LA SOUTERRAINE » DE LA BANQUE DE FRANCE



Une réserve en or

Dans le jargon, on la nomme « la Souterraine », et elle est sans aucun doute l'un des lieux les plus sécurisés de France. À trente mètres sous terre dans le 1^{er} arrondissement de Paris, cette salle couvrant près d'un hectare a été conçue pour être inviolable. Car c'est là que la Banque de France conserve ses réserves de métaux précieux : quelque 2500 tonnes d'or, principalement des barres ou lingots au standard international (12,4 kg), mais aussi pas mal de pièces de monnaie françaises ou étrangères. Il faut passer de nombreux contrôles, plusieurs ascenseurs menant jusqu'au huitième sous-sol, des portes blindées de plusieurs tonnes, des blocs de ciment pivotants plus lourds encore, pour finalement atteindre une salle aux 658 colonnes, dont le sol est couvert d'un damier noir et blanc. La plus grande salle souterraine du monde au moment de sa construction ! Cette réserve d'or, la quatrième sur la planète, méritait bien un tel bunker. Sa construction fut décidée au lendemain de la Première Guerre mondiale, et réalisée entre 1924 et 1927. Pourtant, le 15 juin 1940, lorsque l'occupant allemand se fit ouvrir ce sanctuaire très convoité, il fut bien obligé de le constater : « la Souterraine » était vide. Contre l'avis du gouvernement, la Banque de France avait en effet décidé dès septembre 1939 le transfert de son trésor, à destination de l'étranger puis des colonies, avec l'aide de la Marine nationale. Dans des conditions parfois rocambolesques, les précieuses caisses d'or vont en effet voyager pendant plusieurs années, pour ne revenir ici qu'à la fin de la guerre, presque intactes.

75001 Paris





AU CŒUR DES CENTRALES NUCLÉAIRES

Les temples de l'atome

Il en va de la sûreté nationale, du secret industriel, de la protection de l'environnement, mais aussi, bien-entendu, de la vie des hommes et femmes. L'accès aux centrales nucléaires – elles sont au nombre de 19 en France – est extrêmement réglementé et restrictif. La sécurité des installations est un impératif, mais les centrales ne sont pas entièrement closes, et s'ouvrent même à des visites de groupes scolaires, parfois. Pour autant, que l'on soit élève ou prestataire, il faudra montrer patte blanche, justifier d'un casier judiciaire idoine, et adresser copie de sa carte d'identité trois semaines à l'avance pour contrôle. La sûreté des personnes, et des personnels donc, est une autre priorité absolue. Il ne s'agit plus de protéger les installations, mais de prévenir les risques de contamination. Certains secteurs d'une centrale ne sont ouverts qu'à de rares personnes habilitées, entraînées, et autorisées pour certaines périodes. Ainsi en est-il du bâtiment réacteur, dit en « zone contrôlée », ou « zone nucléaire ». Ici, le personnel de la centrale est soumis à des restrictions et contrôles sévères. On n'entre dans le réacteur, derrière son enceinte de confinement, que lorsqu'il est arrêté pour maintenance ou remplacement du combustible, tous les mois. On entre, certes, mais avec les vêtements de protection adaptés, et deux dosimètres électroniques mesurant et affichant la dose de rayonnements reçus. Tout intervenant qui dépasse la limite annuelle d'exposition, 18 mSv, se voit interdire l'accès à la zone contrôlée. Entre outre, lors des interventions, des balises mesurent en permanence le taux de radioactivité, et les alarmes, qui ne sont pas rares, imposent l'arrêt du chantier. On s'en doutait, l'accès au cœur d'une centrale nucléaire impose bien des précautions, et n'est réservé qu'à peu de personnes.

Page de gauche
Travaux sur l'alternateur de la tranche 1 de la centrale du Tricastin (Drôme), lors d'une visite décennale.



Pages précédentes

Salle-à-manger de l'ancien hôpital maritime de Rochefort sur-Mer.

Ci-dessus

et page de droite, en haut
Abandonné, livré à la végétation, l'ancien château des négociants bordelais se fait tableau pittoresque.

Page de droite, en bas

Les graffeurs ont pris les murs du château comme terrain d'expression, non sans ironie.

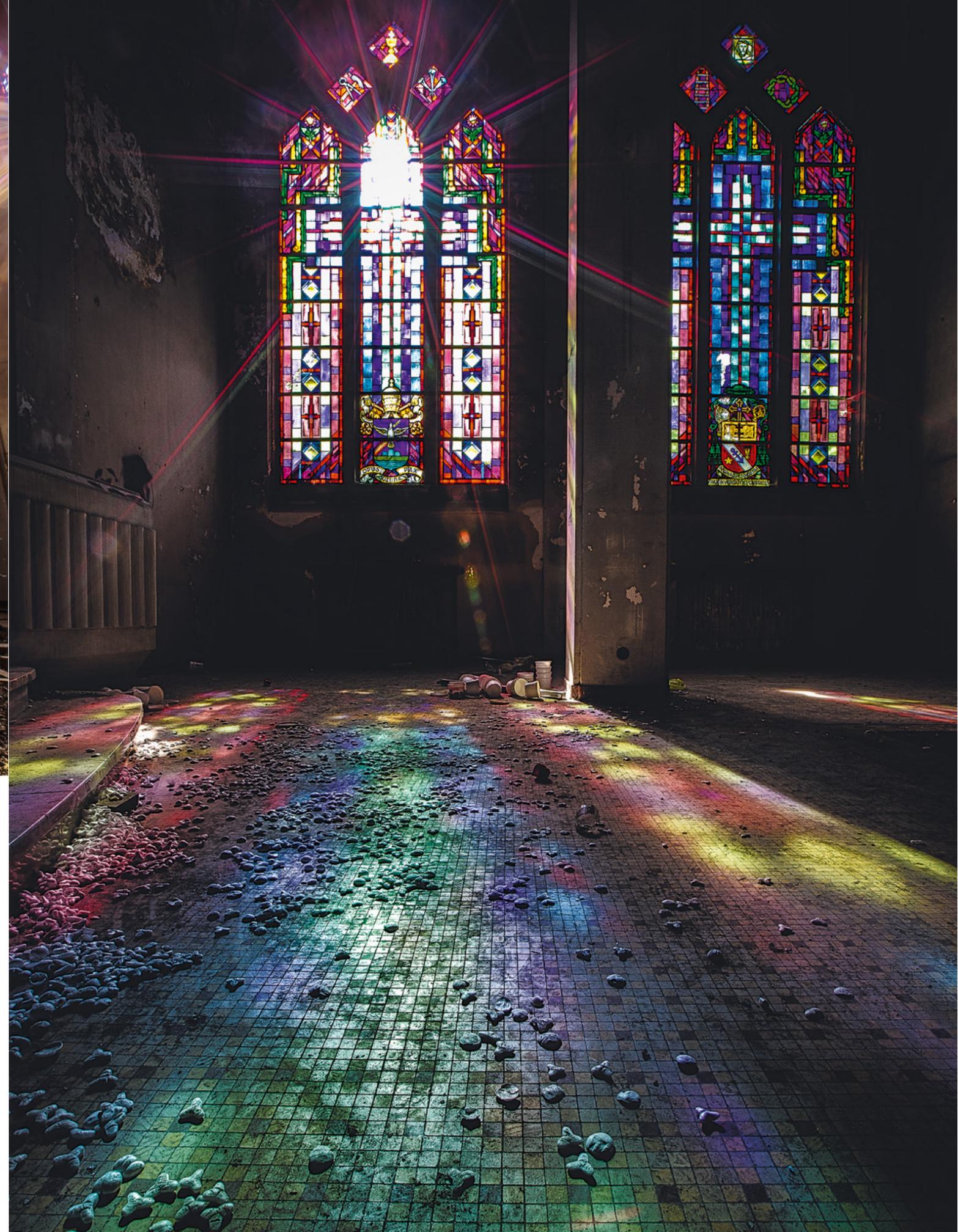
MAISON DES NÉGOCIANTS

Une belle endormie

Il y a vingt ans, cette élégante maison néoclassique portait encore beau, avec ses hautes toitures à combles brisés couronnées d'épis de faitage, ses balcons, sa terrasse et son jardin d'hiver. Magnifiquement située dans un secteur aéré, elle est à l'abri des miasmes et de la chaleur du centre-ville de Bordeaux, un secteur donc fort apprécié de la haute bourgeoisie du XIX^e siècle. L'imposante demeure fut construite vers 1860 ou 1870 pour une famille manifestement aisée. Puis très vite, en 1880, rachetée par Sophie Lawton, veuve d'Herman Cruse, grande dame dans le monde prestigieux du négoce des vins de Bordeaux. S'il ne s'agit pas d'un château viticole, disons qu'il en a toute la grâce et l'opulence. Plus tard, durant la guerre, la maison sera occupée par les Allemands, avant de devenir à la fin du siècle, pour une courte période, une maison de retraite. Sa charpente partit en fumée au début des années 2000, dans un important incendie, et perdit un à un ses ornements, ses volets, ses cheminées, pillés de semaine en semaine. Paradis des graffeurs, le grand cadavre de pierre se désagrège tranquillement, au milieu de son parc de plus de 20 hectares, où les grands cèdres et les hêtres centenaires eux aussi se meurent d'abandon. À l'écart, envahis par la végétation, protégés par les ronces, les communs de brique et de pierre, restaurés, surprennent par leur bon état. On découvre là une maison de gardien, au bord de l'allée principale, puis de vastes écuries entourant une cour rectangulaire, et un curieux pigeonnier en forme de tourelles polygonales en son centre. On ne compte plus les projets de réhabilitation de ce superbe et triste domaine, bien connu des urbexeurs, des joggers, des promeneurs et des habitants voisins : parc botanique « à engagement carbone », lotissement résidentiel. La restauration du château étant, semble-t-il, une condition préalable à tout permis de construire pour projet immobilier. Plus d'idées donc que de moyens mis en œuvre !

Quelque part en France





Ci-dessus
Située au centre du plan
d'ensemble du pensionnat,
la chapelle désaffectée
a perdu son mobilier
et ses statues.

Page de droite
Vue de détail sur les
vitraux de la chapelle,
caractéristiques
des années 1930.

PENSIONNAT CATHOLIQUE

L'école est finie

Les rires se sont tus dans les couloirs, les prières et les murmures aussi, dans cette chapelle officiellement désaffectée. Le grand pensionnat catholique pour jeunes filles, tenu pendant plus d'un siècle par des religieuses, est fermé depuis quinze ans. L'immense vaisseau que composent ses bâtiments, reconstruits juste avant la Seconde Guerre mondiale, domine toujours la ville de son importance. Et l'on imagine bien encore, en voyant les salles de classe, les dortoirs et leurs petits box, les cuisines, les laboratoires ou encore le gymnase, les jeunes élèves vivant et travaillant ici. Jusque dans la chapelle éclaboussée de couleurs par ses vitraux, où les cailloux couvrant le sol, bien rangés, semblent remplacer les chaises. L'école est fermée, et désormais interdite.

Quelque part en France

Page de droite

Dans le grand hall éclairé par une verrière zénithale, le tapis rouge semble prêt pour une soirée mondaine.

MANOIR À LA VERRIÈRE**Marbre à tous les étages**

Demeure de grand standing, avec salons ornés de boiseries, salles de bains équipées, matériaux de grande qualité, ascenseur, cage d'escalier spectaculaire avec puits de lumière. Le tout sis dans un joli parc aux arbres centenaires. Le descriptif pourrait attirer les acheteurs, mais la maison ne semble pas être à vendre. Il attire en tous cas les explorateurs urbains en quête de lieux architecturaux exceptionnels. Il ne reste que peu de traces de vie, dans ce manoir néo-baroque, mais les volumes, les lumières et la qualité de la construction suffisent à attiser la curiosité des photographes. Certains l'appellent le manoir à la Verrière, d'autre le château Lumière. Et l'on comprend pourquoi. Dans tous les cas, l'endroit est encore en bon état, et plutôt respecté par ses visiteurs interdits. Aussi nous n'en dirons pas plus, pour préserver le mystère du lieu tout autant que son intégrité.

Quelque part en France



**Ci-contre**

À la proue
du sanatorium,
l'escalier principal
est ouvert à tous vents
et couvert de tags.

SANATORIUM D'AINCOURT*Un bâtiment à la dérive*

Malgré les apparences, ce complexe hospitalier est toujours en activité. Évidemment pas cette magnifique aile aux airs de paquebot à la dérive, qui elle n'en peut plus de tags et graffitis en tous genres, œuvres de visiteurs peu scrupuleux. Ce site a eu un tel succès auprès des photographes qu'il est désormais proposé à la location pour des séances de prises de vue. Un comble diront les amateurs d'urbex. Les lignes profilées de cet ancien sanatorium, dues aux architectes Édouard Crevel et Paul-Jean Decaux, remontent aux années 1930. À cette époque, en pleine épidémie de tuberculose, il est l'un des plus grands établissements du genre. Établis sur la colline de Bucaille, les trois pavillons distants de quelques centaines de mètres pour éviter la propagation de la maladie prennent place dans un vaste parc planté de pins, à l'imitation d'une forêt des Vosges. On espère ainsi y recréer l'atmosphère climatique de la moyenne montagne, réputée bénéfique pour les tuberculeux. Durant la Seconde Guerre mondiale, le sanatorium devient centre d'internement pour des prisonniers suspectés d'actes de résistance. Près de 1 500 détenus y passeront, parfois en partance pour des camps de concentration. Le sanatorium rouvre en 1946, mais la rapide régression de la tuberculose le condamne à une conversion efficace, ou à la fermeture. C'est ce qui arrive au pavillon du Docteur Vian, le plus spectaculaire, désaffecté en 1988, puis au pavillon Bonnefoy-Sibour, en 2001. Livrés aux vandales et pilleurs, les deux bâtiments entament une lente agonie, qui n'altère pourtant pas encore complètement leurs qualités architecturales indéniables, représentatives du style international, et justifiant leur inscription à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques. Tandis qu'à côté, l'ancien pavillon dit « des enfants » est occupé par le Groupement hospitalier intercommunal du Vexin, pour des activités de soins de suite et de réadaptation.

95510 Aincourt

**Ci-dessus**

Remarquable exemple
d'architecture des années
1930 de style « paquebot »,
le vaste bâtiment du
sanatorium semble sur
le point de sombrer.

Pages suivantes

Une galerie de
communication lumineuse
et aérée, symbole de
l'architecture hygiéniste
destinée à lutter contre
la tuberculose.



Page de droite
Promis à la destruction,
les couloirs et coursives
sont déserts, et les
cellules désaffectées
grandes ouvertes.

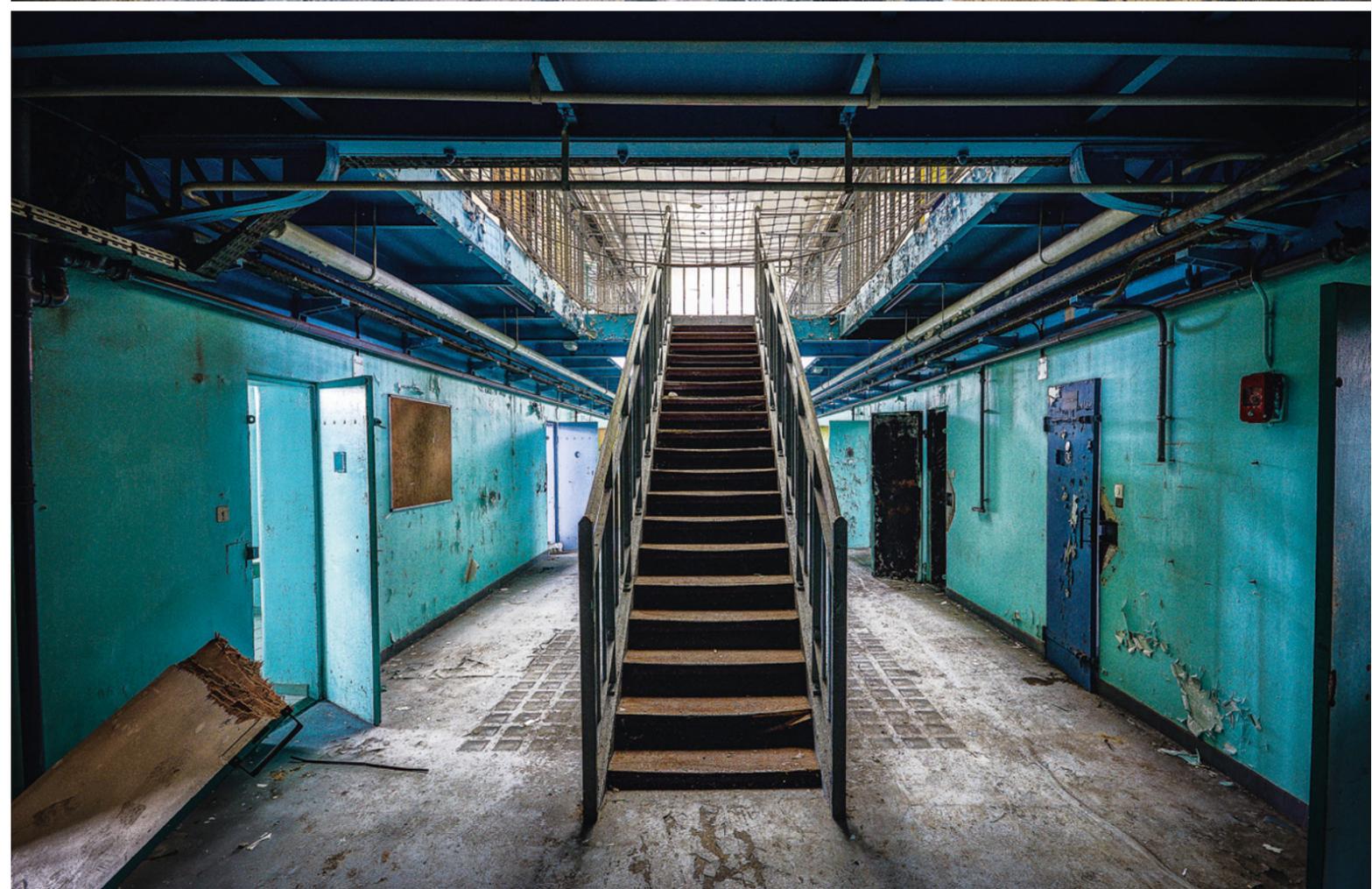
PRISON DE LOOS

Un vestige carcéral



On n'avait jamais connu prison aussi mal gardée. Depuis sa fermeture et le départ de ses occupants en août 2011, la maison d'arrêt de Loos était restée sans surveillance, en totale déshérence. Au point qu'il était devenu bien facile de s'y introduire, d'en visiter les cellules et les couloirs, dégradés, mais encore peuplés de souvenirs et d'objets personnels. Une ambiance particulière que de nombreux photographes ont voulu saisir, au risque de devoir comparaître devant la justice, comme cela s'est vu. Mais il est si rare de pouvoir entrer dans une prison désaffectée que le jeu en valait la chandelle, pour tout amateur d'exploration urbaine qui se respecte. Apprécions ces photographies remarquables et poignantes, parfois. Le site, repris en main par l'administration pénitentiaire, est désormais en travaux : le démantèlement de la maison d'arrêt est commencé, mais ne concerne pas les bâtiments historiques de l'ancienne abbaye du 17^e siècle, qui pourraient être conservés. Dans les couloirs ministériels, il se murmure qu'une toute nouvelle prison pourrait ouvrir à l'horizon 2022...

59120 Loos



CHAI À VIN

Vins en vrac

Décembre 1950 : le port de Rouen inaugure en grande pompe son tout nouveau chai-relais, remarquable parallélépipède de brique et de béton aux lignes épurées. L'architecte rouennais Pierre-Maurice Lefebvre est l'auteur de ce bâtiment destiné à assurer le transit de « l'ordinaire » : le vin d'Algérie. Entre Seine et bassin fluvial, le site est idéal pour décharger les navires en provenance d'Afrique du Nord, puis recharger les chalands-citernes à destination des chais de Bercy, à Paris. À l'époque, ce chai de vrac est le plus novateur et le plus grand d'Europe, avec une capacité

Pages précédentes
Façade d'une ancienne
usine à tanins.

totale de 100 000 hectolitres répartis entre cuves en béton et containers métalliques. Le cœur du bâtiment, à la croisée de deux nefs, est le centre névralgique du chai. C'est là que se trouve le grand tableau de distribution du vin, avec ses multiples robinets, et là que s'illumine le tableau synoptique permettant le contrôle des flux. Malgré sa grande modernité, le chai devra cesser son activité, faute de vin. Abandonné, pillé et délesté de ses tuyaux en cuivre, notamment, il est aujourd'hui muré, visité par quelques amateurs d'exploration urbaine en quête de lignes parfaites et de belles lumières. Son propriétaire, le Port autonome de Rouen, cherche toujours un acquéreur qui saura l'utiliser en préservant son intégrité architecturale.

76000 Rouen

Ci-dessous
Au cœur du chai, le grand
hall entouré de galeries
circumambulaires abrite
le centre de commande.





Ci-contre
L'immense hall de coulée,
dans l'aciérie de Gandrange
fermée, photographié en 2013.

GANDRANGE

Cadavre de la sidérurgie lorraine



Mars 2009. Fini le soupir des hauts-fourneaux, fini le cri du gueulard, fini le spectacle vulcanien du feu des coulées de nuit. Quarante ans après son ouverture, l'aciérie de Gandrange crache sa dernière coulée en 2009, le monstre de métal se tait et les ouvriers, amers, quittent les lieux. La grande aventure de la sidérurgie lorraine touche à sa fin, irrémédiablement, et non sans remous. Reste à démanteler l'immense carcasse, qui n'en a d'ailleurs pas fini de faire des victimes : l'effondrement d'une partie des toitures provoque la mort de deux ouvriers sur le chantier de démolition. Le site, sécurisé, doit être dépollué et démonté, les pièces détachées de l'équipement industriel envoyées sous d'autres cieux, là où la main-d'œuvre coûte moins cher sans doute. Gandrange a vécu. Seules les photographies et la mémoire des hommes, ouvriers sur le carreau, en témoignent aujourd'hui.

57175 Gandrange